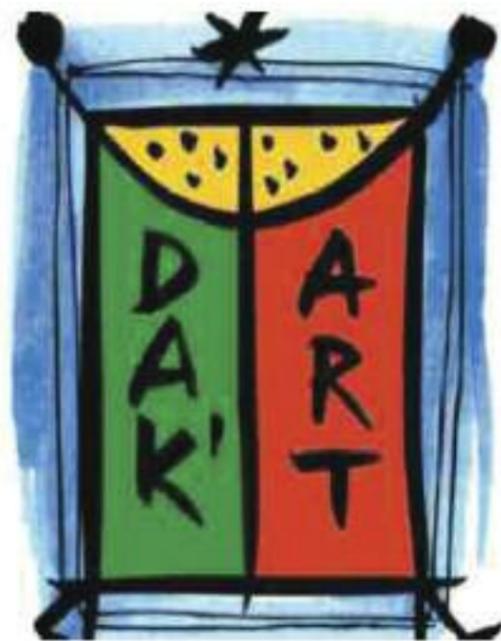


vendredi 11 mai 2018

Dak'ART ACTU

LE QUOTIDIEN DE LA BIENALE DE L'ART AFRICAIN CONTEMPORAIN Numéro 6



La Constellation OFF



GRANDS CONCERTS DE LA BIENNALE

VEND 11 Mai / 19H00 - 02H00
Maison de la Culture DOUTA SECK
HOMMAGE À BOB MARLEY
WALIYANE BAND
SISTER OULY - OMBRE ZION - MAX YOUSOUFA - EYTI - BOUBA KIRIKOU - DUGGY TEE - JAH MAN XPRESS - MAKKAN J - CLYA - ROOTS
CHEIKH LO - AWADI

SAM 12 Mai / 19H00 - 23H30
Maison de la Culture DOUTA SECK
GRAND PLATEAU
ORCHESTRE NATIONAL - YORO NDIAYE - MAREMA - AIDA SAMB - ISMAELA LO

DIM 13 Mai / 18H00 - 23H00
Maison de la Culture DOUTA SECK
FESTIVAL INTERNATIONAL DES JEUNES TALENTS HIP HOP EN COULEURS

Dak' ART actu

Directeur de Publication :

Marième Bâ

Président de la Commission Communication :

Massamba Mbaye

Rédacteur en chef :

Assane Dia :

Conseillers :

Baba Diop, Jean Pires

Coordinateurs :

E. Massiga Faye, Alassane Cissé, Mbagnick Ngom

Journalistes

1. Théodora SY (Sénégal)
2. Alassane Aliou Mbaye (Sénégal)
3. Ibrahima Ba (Sénégal)
4. Fatou Kiné Sène (Sénégal)
5. Bigué Bob (Sénégal)
6. Aïssatou Ly (Sénégal)
7. Diouma Sow (Sénégal)
8. Pape Seydi (photographe)
9. Fernando Gomez (photographe)
10. Fortuné SOSSA (Bénin)
11. Jean François CHANON (Cameroun)
12. Siham WEGAN (Maroc)
13. Assane Koné (Mali)
14. John Ohoo (Ghana)
15. Emmanuelle Outtier (Maroc) / Dyptik
16. Yacouba Sangaré (Côte d'Ivoire)
17. Aboubacar Demba Cissokho (Sénégal)

Distributeur :

El Hadji Samba

13^{ème} Biennale

de l'Art africain contemporain

L'heure Rouge

The Red Hour

03 mai – 02 juin 2018

www.biennaledakar.org



L'ÉDITORIAL
IMAGINE LE MONDE

Comme un petit devoir dans la classe très relaxe du maître d'éducation artistique "dessine-moi le monde" pourrait bien être le titre d'une œuvre réalisée par un jeune élève de l'école primaire. Les enfants et la création artistique, ils étaient bien là, à l'ouverture de la Biennale de l'art africain contemporain. Au Grand Théâtre National lors de l'ouverture, mais aussi dans les vastes espaces de l'ancien Palais de Justice, où "la maison de l'imagination", un espace d'échange réservé à tous les publics, met un point d'honneur à accueillir spécialement les groupes d'élèves venant des établissements scolaires. Les enfants ont ainsi l'occasion de dessiner, de poser des questions, d'échanger, de se faire expliquer les œuvres d'art qui ont droit de cité dans cet environnement grandiose aux allures de péristyle grec, jadis voué à Dame Justice.

Pour une innovation au sein de l'exposition internationale de la Biennale, la "maison de l'imagination" aborde dans un esprit très positif l'idée d'une vie entre les hommes de tous horizons, une vie avec l'art, les expressions artistiques et les œuvres nées de la pensée et l'imagination fertile de l'homme.

Les élèves des écoles justement n'ont pas l'air scandalisé en regardant les œuvres artistiques exposées dans l'ancien palais de justice. C'est une multitude de peintures, dessins et photographies fixés à même les panneaux de la scénographie. Les installations artistiques suspendues, bruyantes ou déroulant des images vidéo, vous transportent dans un univers particulier.

Les enseignements sont intarissables que l'on peut tirer de cette confrontation inéluctable entre les enfants et leur environnement envahis par les œuvres d'art. Les idées, l'ingéniosité et la créativité font bon ménage ; et on peut admettre avec le Premier magistrat "qu'en dehors de ses aspects récréatifs et identitaires, l'art est aussi porteur de développement économique". Le directeur du Monument de la Renaissance africaine, Abdoulaye Racine Senghor, accueillant une manifestation avec les enfants autour des arts graphiques, a eu la même réflexion : "Si on veut avoir une masse critique de personnes susceptibles d'être des artistes, des amateurs d'art ou des gens capables de mieux appréhender l'art, il faudra partir des enfants...".

Eduquer les jeunes à mieux comprendre le monde autour de nous et les guider vers une prise de conscience précoce des réalités peut être un gage de réalisation d'un futur radieux pour l'humanité. Les enfants sont de plus en plus conscients aujourd'hui des problèmes causés par les changements climatiques, la destruction de l'environnement, mais aussi le rejet, l'intolérance, l'ostracisme, le racisme et le terrorisme. Un événement comme la Biennale de l'art africain contemporain a le mérite de brasser les idées, les hommes et les cultures. Il est un moment privilégié où l'enfant apprendra l'acceptation de la différence des cultures, des religions et des sociétés. Un lieu où il se fera une idée plus précise de l'utilité de la création artistique dont l'objet a tant suscité l'intérêt des philosophes au fil des siècles.

C'est dans la conscience des hommes qu'il faut bâtir les prémisses du futur de l'humanité, dirait-on pour paraphraser cet illustre Africain de la Côte d'Ivoire, Houphouët Boigny pour ne pas le nommer.

Dans cet ordre d'idées, l'ouverture vers les plus jeunes et la biennale ne devrait pas être seulement un cadre ponctuel offert tous les deux ans, mais un projet étalé dans le temps et pris en compte par les encadrements pédagogiques et sociaux. Un tel projet ne pourrait, toutefois, prendre forme sans une revalorisation efficiente et durable de l'éducation artistique, particulièrement son enseignement et ses acteurs. L'heure rouge nous impose de tenir le cap et de créer les conditions pour que les beaux rêves de nos sociétés deviennent un jour une belle réalité dans un futur proche.

Par Jean PIRES

PAVILLON SÉNÉGAL

"La brèche", un creuset de la diversité artistique nationale



C'est l'innovation majeure proposée par le Comité d'orientation de cette 13^{ème} édition de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar (DAK'ART) qui se poursuit jusqu'au 2 juin. Aujourd'hui, le résultat présenté dépasse largement les attentes espérées pour le "Pavillon Sénégal". Encadré par ses deux pays invités d'honneur, le pavillon du Rwanda d'un côté et celui de la Tunisie de l'autre, celui du Sénégal se présente comme "La Brèche" où s'engouffre une créativité assez variée et vivace mêlant artisanat d'art, design, l'art de la récupération, etc. Il met en exergue l'ingéniosité des créateurs.

En somme, "c'est le Sénégal créatif" qui y est réuni, explique le commissaire de l'exposition, le plasticien Viyé Diba. Sur les quatorze régions, huit sont représentées dans cette même exposition qui reflète "la décentralisation des politiques culturelles" et montre une image du Sénégal. Point de quota. Seuls critères ayant prévalu "l'exigence professionnelle et esthétique".

Après le choix, le contenu proposé révèle la diversité artistique locale. Dans le Pavillon Sénégal, l'on se promène entre des "lieux de mémoire" rappelés par La charte du Mandé ou charte de Kouroukan Fouga avec ces manuscrits disposés sur le sol ; des "lieux de vie" matérialisés par le ce salon au canapé en pagne tissé signé Aïssa Dione ou entre le travail du village de Dem exposé.

Il est aussi possible en poursuivant sa marche lente dans cet espace assez vaste, de découvrir "des lieux de recueillement" notamment l'installation de l'artiste Piniang qui revisite la pratique du "Wassifa" de la confrérie Tidiane. Tout ceci est ponctué, selon le commissaire des lieux, par "L'imaginaire créatif des artistes et le territoire du futur" qu'incarnent Meïssa Fall le Saint-Louisien qui redonne une seconde vie aux bicyclettes abimées et Mansour Ciss Kanakassy avec sa monnaie "Afro".

Le visiteur ne se limitera pas à regarder

ces œuvres exposées ou à participer à la performance de l'artiste Caroline Guèye, mais sera aussi invité au territoire du futur où il sera initié au design, pourra écouter la conférence du professeur Mbaye Thiam sur le Wassifa et suivre le plan d'aménagement urbain de la ville de Touba horizon 2020 avec l'expérience Tifa de Diamdiadio avec M. Cheikh Guèye.

Le Pavillon Sénégal que Viyé Diba invite le public à voir, n'est pas seulement une exposition artistique au sens strict du terme. "Il présente le Sénégal et dessine une certaine ambition pour ce pays en terme d'urbanisation, de matériaux de construction, de spiritualité et mystique", analyse le commissaire.

La brèche répond ainsi au thème général de cette 13^{ème} édition du Dak'art qui est "L'heure rouge". Elle invite sur "l'urgence d'agir" pour Viyé Diba.

Fatou K. SENE
(Sénégal)

PROFIL

Caroline Guèye, une astrophysicienne dans les arts

Caroline Guèye est très contente d'être sélectionnée pour la première fois à la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar (du 3 mai au 2 juin) au Pavillon Sénégal. Une joie débordante qui rime avec son engagement d'artiste. En février dernier, elle a dénoncé à travers une installation le pillage des ressources halieutiques dans une exposition intitulée "Sos PODPA" à l'espace Vema à Dakar. Aujourd'hui pour le Dak'art 2018, la plasticienne franco-togolo-sénégalaise appelle à l'unité dans la diversité autour de Frantz Fanon. Le portrait de l'écrivain-psychiatre martiniquais humaniste et engagé dans un coin, un dessin au crayon papier signé Caroline, a le visage lacéré pour montrer les déchirures et les souffrances intérieures... son fardeau... son chemin de croix... celui des indigènes... des intellectuels engagés !

Et l'exercice demandé auquel le président de

la République Macky Sall a été soumis lors de l'inauguration du pavillon jeudi dernier invite à construire cette unité autour de l'identité à travers nos diversités. Des messages en français, wolof, pulaar ornent le tableau rassemblant le noir, le blanc et le gris... Un engagement de plus de l'artiste qui n'est pas en terrain neutre.

Car au regard de sa filiation, Caroline perpétue un héritage, celui du célèbre peintre togolais Paul Ahyi, son grand-père. Celle qui n'était pas prédestinée à l'art avec un cycle universitaire tourné, la physique et l'astrophysique puise son inspiration dans la science. Dans ses peintures au crayon pastel comme dans ses prises de position, elle fait appel à ses connaissances scientifiques au profit de l'art. Et de cette formation de base, ressort une sensibilité nouvelle qui donne un autre regard sur l'art

Fatou K. SENE
(Sénégal)



VIYÉ DIBA, COMMISSAIRE DU PAVILLON SÉNÉGAL

Réconcilier les artistes et le public

Belle clôture des rencontres et échanges de la 13e édition de la biennale de l'art africain contemporain. Commissaire de l'expo du pavillon Sénégal, Viyé Diba a partagé une réflexion intéressante sur le rapport artiste/public.

C'est presque une rengaine. Le constat est général. Le public ne comprend pas souvent le travail des artistes. Ces derniers s'en plaignent souvent d'ailleurs. Pour réconcilier les deux, l'artiste plasticien Viyé Diba propose "La brèche". C'est le nom de l'exposition qu'accueille le pavillon Sénégal dans le cadre de la 13e édition de l'art africain contemporain, Dak'Art. "Les artistes doivent se réconcilier avec leurs sociétés. Les artistes doivent changer d'attitude par rapport à leurs pays. On est tellement attiré par les problématiques de marché qu'on en devient même des objets de manipulation. Ça devient de l'escroquerie à grande échelle", se désole-t-il. Pour résorber cet écueil, il partage sa solution sur la question à travers "La Brèche". Commissaire de ladite exhibition, M. Diba pense que les artistes choisis parlent de problèmes de l'Afrique et essaient, éventuellement, proposer des solutions. "L'art doit parler du concret.

L'intérêt de l'art n'est pas forcément la spéculation qui est une logique de marché", estime-t-il. Pour lui, c'est de cette manière que les populations pourront se retrouver dans les créations artistiques. Donc, il urge de revoir le rapport entre les sujets traités et le vécu des communautés. Viyé Diba déplore le fait que les gens aillent chercher l'inspiration ailleurs. Ce qui est synonyme d'un certain complexe. Il est temps, suivant son analyse, que les artistes s'interrogent et s'intéressent à l'histoire de la société africaine et lisent les livres des Africains. Ces derniers sont souvent "exploités par l'autre et en faveur de l'autre", selon lui. "Nous avons douté de nous-mêmes. Quelqu'un qui doute de lui sa liberté conduit au complexe", analyse-t-il.

En outre, "La brèche est fondée sur trois problématiques : la spiritualité (...), la confiance (...) et l'éclectisme. Cette exposition n'est comparable à aucune autre dans la biennale. Les matériaux utilisés par

les artistes rendent compte des rapports économiques", informe Viyé Diba. Ainsi, ces artistes s'intéressent aux questions d'actualité. Au-delà des sujets traités, Viyé Diba considère que c'est la rencontre entre l'art et l'artisanat qui va intéresser les populations. C'est pour cela qu'il a invité des artisans venus de Podor. "Cette exposition doit parler aux Sénégalais. La brèche est une sorte de réorganisation des relations entre les artistes et leur société", reste-t-il convaincu.

Par ailleurs, l'artiste doit également se réconcilier avec le politique. Souvent, il accuse ce dernier qui ne prend pas toujours en charge ses préoccupations. "Le politique, ce qui l'intéresse c'est de gagner des élections", rappelle M. Diba. Souvent aussi, il n'est pas sensible à la chose culturelle. Tout est donc une question d'éducation. "Le politique est ce que la société a fait de lui. C'est à nous de voir comment intéresser ces gens-là à la chose artistique et leur montrer que le vrai développement n'est pas la modernisation", suggère-t-il.

**Bigué BOB
(Sénégal)**


ESPLANADE DU GRAND THÉÂTRE NATIONAL

Yakhya Bâ redonne élan et vie aux Tirailleurs

Yakhya Bâ, artiste plasticien, excellent dans la sculpture, charpente le récit des souffrances et des temps de fièvre -quelquefois de communion douteuse- avec le génie qui l'habite et résiste aux errances poétiques, susceptibles d'édulcorer son "goût" de gueule. Il plonge, en effet, dans le chaos de la guerre et de son corollaire pour exhumer des existences et leur accoler des mots à travers ses 200 masques et une "mémoire" dont la légitimité est conférée par les âges. C'est l'âge qui dit le récit. C'est moins une célébration des Tirailleurs qu'un questionnement qui, pourtant, les réhabilite et les élève à une plus grande dignité.

L'ancien pensionnaire du lycée Limamoulaye et des Beaux-Arts raconte, avec la subtilité des âmes inspirées, une histoire dans laquelle le réel est en fusion avec ce qui s'extirpe du domaine du possible avec une borne idéale - ici, le sable- entre ce qui a été et ce que le présent en dit. L'irréel, pour ne pas nommer les masques, est projeté parce qu'il est horreur. Et Yakhya Bâ n'a pas peur de consigner l'infamie pour exhorter à l'humanité. Il récite une "poésie" à la fois du sinistre, du sursaut et de la vie. Et la mémoire, symbolisée par le personnage d'un âge mûr, n'est



pas une entrave à l'avenir et de ses promesses.

La particularité de Yakhya Bâ est de "divaguer" avec bonheur aussi bien dans le monumental que dans les petites sculptures, même s'il a un faible pour les plus grandes. Le bonhomme s'engouffre, avant tout, dans son propre univers d'émotions pour le confronter avec ce que le monde conçoit comme réalité. La sienne se confond avec le rêve où la matière, par sa grâce, évoque des vies. Ses errances sont fertiles. Son retour -ou l'écho de ses plaintes altruistes- est un éloge à la créativité. Aux choses, il insuffle une vie avec fureur et caresse au gré de l'intensité émotionnelle du moment. Le natif de Rufisque ne dédie pas une œuvre aux Tirailleurs. Il leur redonne vie et élan. Il établit un dialogue entre le passé et le présent pour secouer l'"à-venir". La mémoire, ici, n'est pas un trivial retour vers le passé. Elle mobilise les consciences sur le chemin de la construction du devenir. Yakhya Bâ et son génie nous désherbent, en réalité, une allée de grâce sur l'esplanade du Grand Théâtre National où il expose ses prouesses jusqu'au 3 juin.

**Alassane Aliou MBAYE
(Sénégal)**

EXPOSITION À LA FONDATION SONATEL

14 pays dans une perspective d'intégration



14 pays, contre barrières et frontières, quelques coups de pinceau, des questions existentielles, ou dans l'air du temps, une exposition justement intitulée "Intégration", en "Off" de cette 13ème Biennale de Dakar, et avec la bénédiction de la Fondation Sonatel...

Le vernissage a eu lieu ce mercredi 9 mai.

Question d' "Intégration", dans cette exposition qui regroupe à la fois les aînés comme Sèni Mbaye, le frère de Kré, Tita Mbaye, et son éternel casque sur le chef, ou encore Germaine Anta Gaye et son "fixé sous verre", et les plus jeunes dira-t-on... Avec des noms comme Adjara Kane Lèye ou Aïchatou Dieng, à qui l'on doit justement ce "Off" de la Biennale à la Fondation Sonatel dont le vernissage a eu lieu dans la soirée de ce mercredi 9 mai.

"Intégration", aussi, surtout, parce que l'aventure embarque quelque

chose comme 14 pays : dans le désordre, la Tunisie, co-invité d'honneur de cette 13ème Biennale de Dakar, le Soudan, Chypre, la Corée du Sud, le Maroc, le Burkina Faso, le Mali, le Nigeria, la France, l'Arabie Saoudite, la Roumanie, le Bénin, la Turquie, et le Sénégal, évidemment.

Entre les deux, disions-nous, la plasticienne Aïchatou Dieng. Celle qui signe Aïcha Dieng, a dû jouer les liens entre ici et là, pour vous expliquer, comme si tout cela coulait de source finalement, que c'est une affaire d'aller-retour : "J'allais sou-

vent exposer chez eux (à l'étranger, Ndlr), pour des ateliers, et cette année, ils ont voulu venir et visiter le Sénégal."

Pour les artistes que nous avons rencontrés, c'était en effet la toute première fois. Ghada Belabed par exemple, de la Tunisie, plasticienne et doctorante en arts plastiques à l'Ecole des Beaux-arts de Tunis, s'intéresse énormément aux "pays qui ont vécu le Printemps arabe", dont le sien.

Son œuvre ? Des fonds de "poubelles", de vieilles coupures de journaux trouvés sur place, et puis cette phrase-là, "Je ne regrette rien", empruntée puis réinterprétée, façon positive attitude : "Je ne regrette rien, parce que j'aime l'expérience".

Et puis, et puis... A côté des paysages brumeux ou cotonneux de Tita,

sur cette exposition tout au moins, vous aurez droit à ce quelque chose d'explosif, de flashy, qu'il y a sur les toiles d' "Alséni".

Ou alors retombez-vous en enfance avec cette œuvre-là, signée Zühre Özkaraman, de Chypre, un havre de paix à elle toute seule. Derrière ses nuances de violets, des traces d'"Heure rouge", le thème de cette 13ème Biennale de Dakar. Son "Dragon Fly", intitulé de l'une de ses deux toiles, parle d'ailleurs de "Lucky time", cette période favorable, ou d' "opportunités", "pour les femmes, pour les enfants et pour le monde".

Idem cette autre-là, pailletée pour

ne pas dire étoilée, en plus d'une touche de féerie et de magie dans cette re- création (récréation ?), où Zühre vous vendra du rêve et de l'espoir, du jeu et de l'insouciance, pour effacer les traces de la "guerre" dans son pays.

Et comme dirait le commissaire d'exposition, Pr Maguèye Kassé, ce serait une façon, pour les artistes, de "marquer de (leur) talent ce qui fait bouger le monde" ; en toute "liberté de création", "stimulée (qu'elle serait) par le vécu et par l'expérience".

Théodora SY SAMBOU
(Sénégal)

ABDOU LATIF COULIBALY, MINISTRE DE LA CULTURE

Une Biennale anti-"ghettos"

Présent lors du vernissage de ce mercredi 9 mai à la Fondation Sonatel, le ministre de la Culture, Abdou Latif Coulibaly, a surtout défendu le côté libre et "ouvert sur le monde" de la Biennale de Dakar, son "refus des ghettos", dans cette exposition justement intitulée : "Intégration".

Sans oublier des retombées économiques de ce Dak'art où les Rencontres et Echanges, fera remarquer le ministre de la Culture, ont choisi de parler d'Art et Argent. L'Agence Nationale de la Statistique et de la

Démographique (ANSD), a-t-il ajouté à ce sujet, va justement aider à évaluer la "dimension économique" de la Biennale.

Quant à Sékou Dramé, le tout nouveau Directeur général de la Sonatel, dont c'était ce soir-là la "première manifestation officielle", il a surtout tenu à dire que "le mandat" dont il était "le plus fier", c'était celui-là : "Président de la Fondation Sonatel".

T. S. SAMBOU
(Sénégal)

PROJECTION DU FILM "17 RUE JULES FERRY"

Wasis Diop rend hommage à Joe Ouakam

Dans le cadre de la 13ème édition de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar (du 3 mai au 2 juin), le cinéaste Wasis Diop a projeté en avant-première mondiale son film "17 Rue Jules Ferry", en hommage à Joe Ouakam à l'institut français dans le cadre de la 43ème séance de cinéma de nuit.

Issa Samb alias Joe Ouakam - décédé le 25 avril 2017 - se raconte dans le documentaire "17 Rue Jules Ferry" que lui consacre le cinéaste Wasis Diop par ailleurs chanteur-musicien-compositeur. Le film montre une autre image de l'homme que beaucoup ont connu à travers les rues de Dakar.

La caméra révèle un Joe Ouakam jamais vu de son vivant, un homme affaibli par la maladie, torse nu, corps mince, crâne chauve..., une image émotionnelle qui fait pleurer certains dans cet espace du restaurant Bideew de l'Institut français de Dakar où le cinéma de nuit reprend ses droits. Il assiste même marchant au pas à sa levée du corps et à son enterrement.

Wasis restitue des tranches de vie

"d'un passeur", les dernières années de Joe Ouakam dans ce film de 35 minutes. Sa pratique artistique à laquelle il tenait malgré son état de santé est visible. L'homme a vécu son époque, marquée par beaucoup de tendances artistiques, intellectuelles avec le congrès des intellectuels et écrivains noirs de 1959 à Paris, le Premier festival mondial des arts nègres de 1966. Joe Ouakam rappelle que tout revient à Alioune Diop de la Revue "Présence Africaine" et non à Léopold Sédar Senghor comme on l'entend souvent.

Mais si l'on parle de Joe, c'est surtout ce courant artistique qu'il a fondé avec d'autres dans les années 70. C'est une autre voie tracée par des intellectuels, des artistes et des penseurs, prise à une période, pour



exprimer des idées à travers le Laboratoire "Agit'Art" qui est un réseau affranchi de toutes lignes tracées par le président Léopold Sédar Senghor. Le peintre El Hadji Sy " El Sy " faisait partie de ce cercle.

Le documentaire "17 rue Jules Ferry" du réalisateur Wasis Diop montre aussi cette autre partie de Joe, gardien de la tradition à Ouakam, ce quartier lébou niché

dans Dakar. L'œil de la caméra vous promène dans ce lieu "mystique" où l'artiste est interpellé pour un bain rituel par une jeune femme... Pour Wasis, il y a ce côté "prophétique" en dehors de la religion bien entendu de l'homme qui le fascine.

"Joe, un patrimoine"

Après un premier film intitulé "La cour de Joe Ouakam" réalisé en 2012, le compositeur-chanteur-musicien Wasis Diop revient sur l'homme. Loin de faire une répétition sur son personnage, le documentaire complète le premier. Et un troisième, un quatrième... film est toujours possible, selon lui.

Car "L'histoire de Joe, nous l'avons commencé, mais nous savons que nous ne pourrions pas la terminer. Parce qu'il y a beaucoup de choses à dire. Joe est un patrimoine. En réalité l'histoire de Joe est tellement liée à chacun de nous, c'est-à-dire, il y a des micros histoires, parce que Joe était le Joe de tout le monde".

Le titre du film "17 rue Jules Ferry" permet de rappeler que Issa Samb, son nom à l'état civil, avait une adresse précise à Dakar, "c'était un homme ordinaire" même si on le retrouvait errant partout au plateau de la capitale sénégalaise. "On oublie que Joe avait une adresse. Le titre d'un film est toujours la quintessence en réalité, il nous donne une idée de ce que l'on va voir", a fait

savoir le réalisateur.

Une coïncidence aussi avec son ami Djibril Diop Mambety, le cinéaste révèle Wasis Diop son frère cadet "habitait au 17 rue Klébert" à Dakar aussi. Le réalisateur rend aussi hommage dans ce film à son grand frère mort il y a vingt ans.

Pas de commentaire dans le film. "C'est un choix", lance Wasis. Car "C'est difficile de faire un film de Joe avec un commentaire, je pense qu'il n'est pas quelqu'un que l'on commente (...)"

Et entre Wasis Diop et Joe Ouakam, "c'était une rencontre" et aujourd'hui, "j'ai du mal avec Dakar depuis que Joe est parti", dit-il.

Pour ceux qui l'ont connu à peine, comme l'ambassadeur de France à Dakar Christophe Bigot, le film permet de saisir un pan de l'homme, une partie de son "mystère".

"17 rue Jules Ferry" relance le "Cinéma de nuit" interrompu depuis 2011 - dans le cadre de cette 13ème biennale de l'art africain contemporain de Dakar (du 3 mai au 2 juin) - une conception du réalisateur Ousmane William Mbaye et de la patronne du restaurant "Le Bidew", Carine Guèye qui marque sa 43ème-séance en rendant hommage à quelqu'un qui a participé à cette aventure.

Fatou K. SÈNE
(Sénégal)

EXPO-HOMMAGE À EMMANUEL CABRITA

L'œuvre du grand critique d'art célébré

Dans la cadre de la 13ème édition de la Biennale de l'art africain contemporain, Les Cours saintes Marie de Hann et l'Association Victor Emmanuel Cabrita éducation et culture s'associent pour célébrer le dixième anniversaire de la disparition de l'un des précurseurs du Dak'Art, Victor Emmanuel Cabrita. Organisé à travers l'exposition : "Eclats de lune", l'événement est un hommage à ce grand homme de la culture.

Il est des hommes dont la disparition laisse des traces que le temps ne saurait garnir. Victor Emmanuel Cabrita est du lot de ces héros immortels parce que portées par des œuvres à la fois humanistes et pédagogiques. Décédé en 2007, il s'est distingué par ses multiples facettes. Emmanuel était à la fois éducateur à la paix, artiste et poète, mécène, protecteur des arts et des lettres. Amoureux du Sénégal et de l'Afrique, il a utilisé sa jeunesse et sa force, son intelligence et son avoir pour construire son illustre œuvre. Les empreintes laissées par ce critique d'art demeurent indélébiles tant que ses actions quotidiennes n'avaient qu'une senteur : philanthropie.

La culture humanise les hommes. Elle les permet de s'élever au dessus d'eux-mêmes et d'être meilleurs. C'est sans doute ce qu'avait bien compris Victor Emmanuel Cabrita

en créant les Cours Saintes Marie Hann qui sont devenues aujourd'hui un modèle dans l'enseignement. En 34 années à la direction de cet établissement, il a fait sienne "cette conviction que le lieu privilégié d'une action basée sur l'éducation et la culture est à l'école. "C'était quelqu'un de très passionné. Il était très attentif aux détails. Emmanuel savait aussi passer son idéal, son souci des autres ", confie son épouse Denise Cabrita.

Dénicheur de talent

Poète, il savait contempler le mouvement des vagues, le soleil au zénith, les murmures de lumière ou encore le jeu des étoiles dans le ciel. En plus d'être pédagogue, il était aussi un grand connaisseur de l'art. Dénicheur de talent, l'homme a accompagné de nombreux artistes de la mythique Ecole de Dakar dans leur



carrière. Cet amour inconditionnel qu'il vouait aux arts visuels l'a poussé à assurer la présidence du comité d'orientation de la Biennale de l'art africain contemporain de 2004 et de 2006. "Victor Emmanuel Cabrita aimait la beauté sous ses formes les plus diverses et il est certain que les arts visuels occupaient une place importante dans ses pansion. Il a beaucoup contribué par cet engagement à la visibilité de nombreux artistes qui doivent aux cimaises de Sainte Marie de Hann des débuts de carrière prometteurs quand ce n'en n'était pas la confirmation ou la marque de la fidélité", soutient le critique d'art Sylvain Sankalé pour qui, Cabrita était tellement plein d'énergie, de vivacité qu'on ne pouvait

l'imaginer dans ce rôle de mortel qui lui va "tellement mal ". Ancien président du jury du Prix du président de la République pour les arts, il aura remarquablement contribué à la promotion des arts visuels au Sénégal. D'où la richesse de sa collection en exposition jusqu'au 2 juin à la Crypte Cathédrale Notre Dame des Victoires des Cours Saintes Marie de Hann. "Eclats de lune ", titre de cette expo met en valeur les collections réunies par Victor Emmanuel Cabrita ainsi que celles qu'il a collectées pour les Cours Saintes Marie de Hann, principalement exécutées par des artistes de "l'Ecole de Dakar " dont Mbaye Diop, Seynabou Sakho, Amdy Kré Mbaye et Théodore Diouf. D'une richesse et d'une beauté saisissante,

ces œuvres ont été réunies à partir des années 1980 par Victor Emmanuel Cabrita. "Il s'agit d'une collection inestimable. Elle est unique. Je ne pense pas qu'au Sénégal, dans le milieu des collectionneurs d'art ou même des institutions qu'il y ait une collection de cette envergure ", avance Wagane Guèye de l'Initiatives artistiques et culturelles de Dakar et commissaire d'expo. Avec le décès de Victor Emmanuel Cabrita, il y a plus de dix ans, c'est la créativité contemporaine qui perd un grand maître du critique d'art et le Dak'Art un de ses plus grands précurseurs.

Ibrahima BA
(Sénégal)

BABACAR MBAYE DIOP, COMMISSAIRE D'EXPOSITION

"C'est l'utopie qui donne son sens ultime à l'art"



Babacar Mbaye Diop ancien secrétaire Général de Dak'Art et actuel Directeur de l'Institut Supérieur des Arts et des Cultures (ISAC) réunit à Gorée neuf artistes de l'Afrique Centrale et de l'Ouest dans une exposition dénommée Le non-encore : du 08 au 30 mai au musée de la mer à Gorée. Le titre de l'exposition est emprunté au philosophe Jean-Godefroy Bidima dans son ouvrage L'art négro-africain (PUF, 1997) qui questionne le rapport de l'art africain à la modernité en le plaçant sous le signe de l'utopie qui donne son sens ultime à l'art africain. Le commissaire de l'exposition Babacar Mbaye Diop répond du Quotidien de la Biennale.

Pourquoi avoir réuni quatre artistes congolais, un Togolais, un Bissau-guinéen et deux Sénégalais autour du concept Le Non-Encore ?

Babacar Mbaye Diop : Les Togolais, je les rencontrés à la biennale de Lubumbashi en 2017.

Tous les quatre sont nés dans les années 90, donc très jeunes, et travaillent chacun sur une technique particulièrement innovante. Géralidine Tobé, telle Prométhée s'est approprié le feu pour l'utiliser comme pinceau. Elle ne peint pas, elle brûle la toile et fait ressortir des images impressionnantes. Luvi Vilekese, par son œuvre, exploite cet

aspect de résolution en présentant les aspects chaotiques de cette manière de faire qui caractérise les humains à travers des représentations d'environnements dévastés. Jonathan Tshamala s'appuie sur des matériaux recyclés et crée un langage numérique-plastique à travers la matérialité résultant du mariage entre des discs compacts et divers éléments picturaux composant ses œuvres. Isaac Sahani explore les produits pharmaceutiques et les divers aspects que prennent les sociétés dans leurs perpétuels changements. Il se focalise sur sa propre société congolaise, dans son évolution sociale, esthétique, politique et reli-

gieuse. Il y a aussi un Togolais, un Bissau-guinéen et deux Sénégalais.

Le Togolais Richard Lawson-body est un artiste engagé et militant en raison de ses travaux sur l'avenir de la planète s'inspirant beaucoup de la physique quantique notamment des vibrations d'objets en décomposition. Ses moyens d'expressions varient de la calligraphie, au dessin, de la photographie à la peinture et aux arts numériques

Le Bissau-guinéen Braima Injāi parle de la condition de la femme dans le monde, les différentes sociétés ainsi que les rapports entre les hommes et les enfants sont les principaux sujets qu'il aborde.

Le Sénégalais Laye Ka s'intéresse aux codes-barres qui représentent une donnée numérique ou alphanumérique sous forme d'un symbole avec des barres et ses espaces. Aujourd'hui, avec la société de consommation, ces codes-barres sont partout. L'artiste les récupère pour leur donner une seconde vie et dénoncer ainsi nos modes de vie. Et enfin l'architecte-plasticien Malick Mbow s'est approprié l'outil informatique et c'est avec le logiciel Paint qu'il dessine. Tel un peintre qui a besoin d'un pinceau et des couleurs pour faire de la peinture, il utilise Paint, que l'on peut trouver dans toutes les versions de Microsoft, un programme parfaitement opérationnel avec lequel on peut créer des dessins surprenants. Il remplace ainsi les pinceaux du peintre par une souris d'ordinateur et nous montre par là tout ce qu'on peut faire avec ce

logiciel d'image.

L'exposition s'intitule Le Non-Encore, un concept quelque peu déroutant. Expliquez ?

B .M. D : Tous ces huit artistes s'interrogent sur le rapport de l'art africain à la modernité et le placer sous le signe de l'utopie. C'est l'utopie qui donne son sens ultime à l'art africain.

À travers cette exposition, ils ont essayé de voir comment peuvent-ils s'exprimer dans " l'impossibilité, l'irreprésentable, comment l'œuvre d'art passe-t-elle de " la présence à la possibilité de présence", de " l'imédiateté à la possibilité". Cette inscription de l'art africain dans le " non-encore" le rend utile pour un dialogue universel. Car si le message de l'artiste dépasse celui assigné à leur communauté d'origine, il devient compréhensible aux non-Africains et s'ouvre ainsi à l'altérité, au futur et à la modernité. Cet art du non-encore renvoie à une esthétique de l'" incomplétude", du " franchissement", du " passage", de l'" indétermination", du transitoire, de l'incertitude, du déplacement ; un art et une esthétique qui transgressent les limites " du permis, du dicible, du présentable et du représentable". L'art négro-africain est à saisir dans ce non-encore et non plus dans le passé ou dans sa dimension " actuelle". C'est tout le sens de cette exposition collective.

Entretien réalisé par Baba DIOP
(Sénégal)

DR MALICK NDIAYE, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION RENCONTRES ET ÉCHANGES DE LA BIENNALE

“Le choc frontal... C’est ce qu’on recherchait”

L’Heure du Bilan, au terme des Rencontres et Echanges de cette 13ème Biennale de Dakar, avec le président de la Commission. Dans cet entretien avec Dak’Art Actu, Dr Malick Ndiaye, globalement satisfait, ne serait-ce que pour la qualité de ces échanges “fructueux”, pointe tout de même quelques petites failles, à revoir, dont la gestion du temps par endroits.

Quel bilan tirez-vous des Rencontres et échanges de cette 13ème Biennale de Dakar ?

Les Rencontres et échanges se sont très bien déroulés. L’organisation s’est bien passée. Les 44 invités sont tous venus. Les attentes par rapport à nos demandes ont été bien réceptionnées. A chaque fois, il y avait une commande sur une question bien précise, un panel. On a même eu des collègues qui ont voulu changer de sujet parce qu’ils ne se retrouvaient pas dans la problématique posée. J’ai insisté pour qu’ils ne le fassent pas et à la fin, ils ne l’ont pas regretté parce que dans l’ensemble leurs textes ont été fructueux au regard des débats. On a eu beaucoup d’échanges avec le public malgré le fait qu’il y avait beaucoup d’intervenants parce que chacun avait 15 minutes. Il a, parfois, fallu qu’on les arrête afin de passer à un autre panel. De ce point de vue nous pouvons dire que l’objectif a été atteint dans le sens où on attendait un échange fructueux, un dialogue. Ce dialogue nous a montré que le public avait des attentes qui ont été bien prises en compte. Les conférenciers, dans leur majorité, ont soulevé des questions nouvelles. Quinze minutes, c’était peu pour chaque conférencier mais cela nous permettait d’aller à l’essentiel et d’avoir des interventions assez concentrées. Si certains le voient comme un inconvénient pour moi c’est un avantage parce qu’on a beaucoup plus d’intervenants, plus de panels et par conséquent plus de sujets traités. Il y a eu une interactivité entre les différents panels. On a eu des intervenants qui, dans leurs communications, faisaient des références sur les sujets qu’on a traités le jour d’avant. Cela montre l’interactivité des différentes connaissances qui ont été développées et la richesse de ces connaissances soulevées. Dans l’organisation, on a eu des retards pour les débuts. A chaque fois, cela a été résorbé à la fin puisqu’on a terminé à l’heure. La prochaine fois, il faut voir comment s’organiser parce que 9H m’a semblé un peu tôt. On a eu une belle ouverture, une vive et franche collaboration avec l’université. Les étudiants étaient au rendez-vous surtout ceux des départements de philo et d’histoire. J’aurais aimé que l’engouement des étudiants dépasse les affinités disciplinaires. C’était une première collaboration avec l’université de ce point de vue. Nous devons à l’avenir travailler pour que l’engouement dépasse les affinités disciplinaires.

Il est prévu la publication des actes des différents ateliers tenus. Peut-on avoir une idée de la date ?

Les actes seront publiés le plus rapidement possible. Pour l’instant, nous avons fixé le 30 juillet comme date pour collecter tous les projets. Quand j’ai vu les présentations, j’ai compris que mon travail sera beaucoup plus facile. Je me suis rendu compte que la majorité avait déjà écrit. A ce jour, j’ai déjà reçu un article un mois avant le début des rencontres et échanges. Un article, ce n’est rien mais c’est juste pour vous donner un exemple et vous dire que les gens sont dans les dispositions de donner leurs articles. On avait prévu au début de mettre comme clause, en invitant les gens, qu’ils donnent leurs textes avant de venir à Dakar. On a tout de suite laissé tomber cette possibilité pour la bonne et simple raison que les participants, quand ils donnent leurs textes n’ont pas encore eu l’expérience de la confrontation avec le public, avec les questions et tout ce qui enrichit leurs connaissances. C’est-à-dire la critique qui est une manière d’enrichir la connaissance de l’autre. On s’est dit qu’il faut leur donner le temps, après cette confrontation, de retravailler leurs papiers et de nous les livrer. Deux mois, au regard des textes déjà élaborés, est assez suffisant pour qu’ils nous envoient leurs papiers.

Sur quelles bases ont été sélectionnés ces panélistes ?

Les panélistes ont été choisis sur la base de leurs expertise, de leurs publications, de leurs militantisme scientifiques et culturel sur des questions précises, et également de leur appartenance à des institutions dont on connaît le travail dans certains domaines. Par exemple, pour le Metropolitan Museum of Art de New-York, il y a une dame qui s’appelle Alisa Lagamma qui est venue pour présenter un papier. Pour le National Museum of African Art de Washington, il y a une dame qui s’appelle Karen Milbourne qui est venue pour présenter son papier. Pour ces deux-là, c’est au regard du travail réalisé par leurs institutions sur des projets spécifiques. Le gros projet du Metropolitan c’est pour 2020 et nous allons leur prêter des objets. Le musée Théodore Monod et l’Ifan vont collaborer pour qu’il y ait une présence du patrimoine du Sénégal à New-York et qu’il rencontre la communauté sénégalaise. Voilà, un type de projet. D’autres personnes ont été choisies parce qu’au regard de leurs travaux, nous avons une compré-



hension de l’art contemporain en Afrique ou particulièrement au Sénégal. C’est le cas, par exemple, d’Elisabeth Harney qui a fait un livre qui, pour moi, est un chef-d’œuvre et qui a beaucoup travaillé sur ces questions. Il y a d’autres chercheurs que nous connaissons dans le réseau en tant que collègues et dont on estime leurs travaux et respecte leurs apports dans l’histoire de l’art.

Quel sera le rôle du musée Théodore Monod par rapport à la restitution du patrimoine africain ?

Depuis qu’on a soulevé cette question, plusieurs journalistes se sont rapprochés de moi et m’ont posé la question. Mais je pense qu’il n’y a pas un rôle spécifique que le musée doit jouer en fait. Le musée est là, comme institution qui accueille un patrimoine donné. Je pense que ce sont les professionnels de musée qui ont un rôle à jouer. Quel rôle les professionnels de musée doivent jouer aujourd’hui ? Je pense que c’est un rôle d’expert, ils doivent amener leur point de vue, ils doivent apporter leurs connaissances, ils doivent avoir des opinions bien déterminées, sur ce retour d’objets, mais cette question est très complexe. Quels objets retourner ? Il faut qu’un travail soit fait, que l’on comprenne ce qui existe, que l’on identifie les objets qui sont partis, et que l’on ait une cartographie réelle de ces objets, et que ces objets soient revendiqués. Maintenant, comment la commission ou bien comment les gens qui sont nommés par Macron (le président français Emmanuel Macron, Ndlr) vont opérer...

Dont l’écrivain et économiste Felwine Sarr, membre de la commission Rencontres et Echanges...

Justement, et Bénédicte Savoy (historienne de l’art et membre du Collège de France, Ndlr). Comment ils vont opérer ? Nous attendons de voir, mais dans tous les cas, nous sommes à l’écoute en fait, nous sauvegardons des objets du patrimoine, nous restons à l’écoute pour voir, si on est saisi en tant que professionnels, ce qu’on peut faire. On reste à l’écoute.

On a beaucoup parlé, lors de ces Rencontres et Echanges, de représentations, et de construire l’estime de soi à travers l’art et à travers un discours africain. Vous pourriez revenir là-dessus ? Quel est votre avis ?

Moi je pense que l’art, que le produit culturel, qui est un produit fondamental de l’esprit humain, c’est un objet qui nous permet d’être à la rencontre de l’Autre avant tout, c’est pour ça que les musées sont importants : c’est des espaces qui nous permettent de comprendre les autres, c’est des espaces qui nous permettent d’être à la rencontre de l’Autre, c’est des espaces qui nous permettent d’explorer l’Histoire des autres, et par conséquent, notre propre Histoire également. Donc, explorer notre propre Histoire, c’est savoir que nous avons fait des choses, c’est savoir que nous avons la capacité d’imaginer le monde à travers des objets, de le conceptualiser, parce que c’est ça l’objet de l’art en fait : l’artiste voit le monde, à travers une culture matérielle. Par conséquent, l’art est un moyen, un support de connaissance de soi.

Dans quel sens ?

Connaissance de soi, c’est aussi être fier de ses origines, et être fier de son legs, de son héritage, et c’est explorer la grandeur de ce qu’on peut faire, et rencontrer l’Autre. Je pense que, il y a la connaissance de soi à travers les productions artistiques, et je pense aussi qu’il y a la rencontre de l’Autre, la connaissance de l’Autre, et c’est la raison pour laquelle les artistes sont des ambassadeurs, mais les objets le sont davantage, parce que c’est des êtres de la diaspora, qui ont une vie autonome une fois qu’ils sont créés, et qui ont leur parcours propre. Le rôle du musée, justement, c’est ça, et c’est pourquoi nous, ce que nous sommes en train de faire, c’est sauter d’un paradigme à l’autre, et c’est pour ça que cela choque. Vous savez, le changement est difficile à accepter. Quand rien ne bouge, tout le monde est à l’aise, quand les choses commencent à bouger, les gens les plus réfractaires au changement sont éliminés par l’Histoire, ils sont réfractaires à l’évolution en fait, et ce musée-là doit bouger, et pour l’amener à bouger, il faut le secouer, et c’est ce que nous faisons. C’est la raison pour laquelle, pour revenir à votre question, tout ça choque des gens, mais si vous allez dans les plus grands musées du monde, il y a plusieurs rencontres, plusieurs cours d’élèves, de maternelle, que nous faisons dans les espaces même, pour leur montrer leur legs, leur Histoire, les choses qui ont été créées par leur ancêtre, c’est ça le travail que nous devons faire, le travail de médiation, qui consiste à amener des élèves dans l’espace de musée. C’est exactement ce que nous

sommes en train de faire et que nous avons fait. C’est la raison pour laquelle ces Rencontres se sont tenues au milieu (il insiste sur le mot) de ces objets, qui amènent la société à rencontrer des objets, une société qui va peu dans ces espaces-là, et c’est un challenge, et tout challenge amène de grosses réponses. Comment maintenant continuer de le faire en changeant de paradigme, en entrant dans une autre manière de voir les objets, tout en continuant à respecter la sécurité des objets et la sûreté. Parce que si vous choisissez la chose la plus facile, rien ne bouge, et vous restez dans votre coin, et le monde évolue, les grands musées du monde le font, ils évoluent, ils accélèrent, et nous, il faut que nous arrêtions d’attendre que des gens aient évolué dans leur démarche, pour reprendre ce qu’ils font. Aujourd’hui, le travail que nous faisons, pour la première fois de l’Histoire, est en train d’être fait dans les musées d’ethnographie d’Allemagne et en France, parce que, quand je pense à ce que le musée de l’Homme a fait, jusqu’à amener un car rapide au musée... La preuve, c’est qu’il a fallu que le musée de l’Homme fasse ça pour qu’on court derrière pour que maintenant les motos, les taxis... Tout est car rapide. Ce mimétisme-là, ça veut dire quoi ? Ça veut dire tout simplement que nous ne touchons à rien tant que les Occidentaux n’y ont pas touché, pour nous dire que ça c’est bon. Et nous ce que nous faisons là, créer les Rencontres et Echanges de la Biennale, sur l’art contemporain, dans une salle qui expose de l’art traditionnel, c’est une nouveauté extraordinaire, et tous les connaisseurs, ceux qui voyagent dans le monde, et qui sont au contact des toutes dernières générations, le savent. Donc la personne qui disait : “Oui, vous saccagez votre patrimoine”, c’est une personne qui est out de l’Histoire, il n’a rien compris, c’est une personne qui est vraiment en retard, je le dis avec violence en fait, mais je le dis de manière triste, parce que c’est une personne, en l’occurrence Ery Camara, qui est une des premières personnes à avoir été envoyées pour se former. Mais toute cette connaissance, aujourd’hui, est totalement dépassée. Une Biennale d’art contemporain, en choc direct avec les objets d’art traditionnel, c’est ce qu’on recherchait, et le travail que nous sommes en train de faire pour faire le nouveau muséographique du musée Théodore Monod, la clé de voûte, c’est comment on peut créer une continuité entre l’art traditionnel, l’art classique africain disons, avec l’art moderne et contemporain d’aujourd’hui, c’est ça la dynamique.

Entretien réalisé par Bigué BOB et Théodora SY SAMBOU (Sénégal)

EXPOSITION "FOULTITUDE"

L'art Yorouba à l'honneur à la Galerie Arte

Pour le Dak'art 2018, la galeriste Joëlle le Bussy a jeté son dévolu sur 4 artistes. L'un Nigérian (Ben Ibebe) et les 3 autres Béninois, Dominique Zinkpe, Kifouli et Wabi Dossou, ils sont tous adeptes de l'art Yorouba. Sculptures, masques et peintures servent à charrier leurs émotions et à étaler leurs goûts pour l'art de la foule.

"Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée à insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage..." Ces mots du poète français Charles Baudelaire ont certainement guidé Joëlle le Bussy, dans le choix de la thématique de son expo intitulée "Foultitude". Ouverte à la galerie Arte, le temps de la 13e édition de la Biennale de l'art Africain contemporain, cette expo réunit 4 artistes qui

ont tous un penchant pour la foule et un attachement pour l'art Yorouba.

Sculpteurs béninois, les frères Kifouli et Wabi Dossou présentent leurs masques Guéléde parsemés de petits personnages. Des hommes, femmes et ou enfants contribuent à tisser des scènes ordinaires et à nourrir le fantasme pour ce pays... Avec une technique extraordinaire superposant l'art contemporaine sur l'art ancien, les deux frères figent des scènes de vie. Un masque traditionnel si caractéristique de l'esprit Yorouba, dévoile le visage d'une femme aux yeux bridés et aux joues scarifiées portant tel un fardeau sur

sa tête des hommes, noirs justement. Dans le travail de Kifouli et de son frère il est souvent question de la tradition et de la vie ordinaire des gens au Bénin. En dénote le titre qu'ils donnent à leurs œuvres : "L'enfant et l'oiseau", "Le bain de l'enfant", "Le laboureur et ses enfants", "le vendeur de Fan", "La reine..."

Tout comme eux, leur compatriote, Dominique Zinkpe s'inspire de la vie, de son environnement. Dans son travail, il a en commun avec Kifouli et Wabi Dossou le goût pour la foule et la passion pour le bois, la sculpture. Pour l'exposition "Foultitude", ce sont ses sculptures qui sont à l'honneur. Il suspend ses petits bonhommes (de petites statues en bois encore connues sous le nom d'ibedjé) autour d'une statue plus grande, qui se déploie comme dans la cosmogonie Vaudou. Pris dans un parfum de mysticisme le public en viendra même à sentir la sueur de



ces femmes enceintes de jumeaux qui dans la tradition Yorouba portent ces petits statuts par devers elles.

Fascinant encore ! "On dirait que ce sont les mêmes petits statuts que Ben sculpte sur ses toiles" commente la responsable la galeriste Joëlle le Bussy. Avec une technique de peinture à l'huile au couteau, le peintre Ben Ibebe, promène son public jusqu'au Nigéria, pour lui faire découvrir, toutes les scènes de vie qui s'y opèrent, tous les mouvements de foule qu'il y a. Avec 200 millions d'habitants, ce n'est pas étonnant de voir sous le pinceau de cet artiste autant de foule ! Ses petits person-

nages colorés renseignent sur l'ambiance qui règne dans son pays, le pays de Buhari. Telle une réplique des masques de Zinkpe, Ben Ibebe sème sur ses toiles des femmes avec leur Gele Yorouba (Vegetal Woman, Afro girls, Asoebi (after reception), Asoebi arrival (orange) Asoebi Arrival rouge) l'ambiance dans les marchés d'Abuja (fish market, market day, open market). Une multitude de maisons, de bus (Yellow Buses) plantent le décor témoins de tout l'amour que cet artiste voue à son pays.

Aïssatou LY (Sénégal)


DAK'ART 2018

L'Espagne parraine des artistes autour de la réalité africaine

"L'Ambassade d'Espagne au Sénégal soutient les projets de plus d'une dizaine d'artistes espagnols ou liés à l'Espagne durant la 13ème Biennale d'Art Contemporain de Dakar, Dak'Art 2018. Parmi eux, sept projets sont financés ou cofinancés par la Coopération Espagnole, pour un montant de plus de 13.700 € (soit environ 9 millions de FCFA)". C'est ce que nous apprend une note d'information transmise par ladite représentation diplomatique. La même source précise que "les pro-

jets espagnols se distinguent par l'attention toute particulière qu'ils portent à la dimension sociale et participative, ainsi qu'à la réalité africaine, ses peuples et sa richesse culturelle. Les installations d'art, la sculpture, l'activisme artistique, le cirque social et la musique seront parties intégrantes de la représentation espagnole à la Biennale".

"Parmi les différents projets, ajoute-t-on, il convient de souligner celui de l'artiste hispano-cubaine Glenda León, qui participe à l'exposition internationale avec son

installation "Tiempo perdido II", qui fait partie du projet "Une nouvelle humanité", exposé dans l'ancien palais de Justice de Dakar.

Dans le cadre du programme "OFF", le projet officiel de l'Ambassade d'Espagne, l'exposition photographique "Regardez-moi", qui traite de la situation des enfants en situation de rue (talibés) au Sénégal, est présente à la Maison des Cultures Urbaines (MCU) de Ouakam".

Mbagnick NGOM (Sénégal)

AU CENTRE DE FORMATION ARTISANALE

Mame Gallo Bopp signe son retour avec Birima

L'artiste plasticien Mame Gallo Bopp signe son retour dans le cadre du programme OFF de la 13ème édition de l'art africain contemporain de Dakar. Spécialiste en sculpture et menuiserie d'art, le formateur au centre de formation artisanale de Dakar (CFA) a exposé, ce mercredi 09 mai, dans la cour de l'école où il fait part, au quotidien, de son expertise.

Entourés de ses élèves, lesquels sont conviés autour d'un programme d'animation à travers ballet, défilé et exposition, l'artiste, qui tient tout aussi un volet formation de jeunes

dans la banlieue de Dakar, a mis les petits plats dans les grands pour l'occasion. Celle-là montre le quotidien de Gallo, le parent passionné qui, au détour d'une longue marche, transmet sa pratique autour du concept d'"art économique".

Après sa sélection au symposium international du Dak'art 2014, qui l'avait révélé autour de son œuvre "La vertu du partage", Mame Gallo Bopp installe "Birima", la pièce maitresse au cœur de ses préoccupations. Pour la Biennale 2018, l'œuvre, un canapé entre plusieurs rôles, est

révélée au public. Un hommage à la vie, et aux objets de notre culture. Il s'agit, tout aussi, d'un symbole pour la liberté.

"Birima, c'est un canapé sur lequel on s'assoit pour nous rappeler de notre condition humaine et nous imprégner en même temps de notre liberté qui demeure un état important", dira-t-il devant la grosse masse en bois précieuse, expressément choisi pour sublimer l'exposition qui fait référence à une existence qui, malgré sa précarité, est adulée. Birima montre un objet de la cuisine africaine, l'ustensile qui rapporte le mal au cœur du panier de la ménagère, toutefois autour d'une envie de liberté et de dignité pour l'Afrique, une nation debout avec une main levée. D'autres parts, l'artiste sublime le beau à travers des matières utiles, entre les chaises design qu'on peut utiliser et les instruments de



musique. Ici, tout peut être contemplé et aussi utilisé au quotidien.

Dans un contexte social des plus dégradés, l'ex pensionnaire des Beaux-arts de Dakar a la main bénie. Il la tend ainsi à plus d'une centaine d'adolescents ainsi qu'à de nombreuses familles démunies qui peuvent trouver du réconfort et du mobi-

lier simple mais pratique dans son "domaine". Ainsi, les pensionnaires ont exposé avec une gamme d'habits, cousus à partir du recyclage de sacs de riz, de pommes de terre ou de farine.

Diouma Sow THIAM (Sénégal)